

Enjeux politiques - enjeux amoureux dans les romans de femmes de la seconde moitié du XVII^e siècle¹

Monika Kulesza
Université de Varsovie, Pologne

Synergies Pologne n° 7 - 2010 pp. 87-94

Résumé : *Au sein des romans de femmes (de Mme de Villedieu, Mlle Bernard et Mme de Lafayette), nous trouvons de nombreuses références à l'Histoire et les décisions politiques des grands sont expliquées par leurs passions amoureuses. Examiner les cœurs humains pour mieux éclairer l'Histoire est une des vocations du roman galant du XVII^e siècle.*

Mots-clés : *amour, politique, romans de femmes, enjeux, XVII^e*

Abstract : *In novels written by women (e.g. Mme. de Villedieu, Mlle Bernard, Mme. de Lafayette) we can find numerous references to history. According to the authors, major political decisions were the effect of strong feelings. Even deeply hidden love determines peoples' actions. The aim of 17th century novel is to explain and interpret important historical events.*

Keywords : *love, politics, women's novels, 17th century*

A première vue, il peut sembler incongru de chercher de la politique dans l'univers des romans d'amour, car si l'on se tient à la définition de Furetière, aux antipodes de l'amour, la politique est « la première partie de la morale, qui consiste en l'art de gouverner et de policer les états pour y entretenir la sûreté, l'ordre, la tranquillité et l'honnêteté des mœurs » (Furetière, *Dictionnaire universel*, 1690, Genève, 1970).

Les romans de femmes de la seconde moitié du XVII^e siècle appartiennent au genre de la nouvelle historique et le débat qui animait les théoriciens de la littérature consistait surtout à définir les rapports qu'entretiennent l'Histoire et la fiction. Ainsi la mode de la nouvelle historique a « dissocié pour un temps fiction et politique, le débat théorique se concentrant sur le rapport que l'histoire entretient avec la fiction plus que sur la légitimité de la politique pourtant présente dans les histoires secrètes des gens de cour » (Gervey, 2006 : 2). Il faut attendre la fin du XVII^e siècle et surtout le XVIII^e pour voir émerger la fiction politique chez Fénelon, chez Rousseau ou chez Voltaire.

Les définitions du roman parlent de son caractère de « récit d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruction des lecteurs », récit qui est « un amusement des honnêtes paresseux » (Huet, 1670, in Esmein, 2004 : 441-442), destiné essentiellement aux femmes. Selon du Plaisir, il n'y a pas de place dans le roman pour les maximes, la politique, la morale (Du Plaisir, 1683, in Esmein, 2004 : 766).

Mais comme il arrive fréquemment, les préceptes théoriques ne trouvent pas leur confirmation dans la pratique littéraire. Et même si les romans galants ne peuvent pas être considérés comme politiquement engagés, les enjeux politiques ne restent pas moins présents et exploités, bien qu'ils ne soient pas au cœur de la fiction.

L'amour reste la première caractéristique du genre, mais pour faire l'éducation du lecteur, il faut éviter l'austérité de la présentation des idées, choisir un mode agréable et assurer le triomphe des comportements vertueux pour que l'objectif moral soit réalisé. « L'idéalisme haut et pur des années quarante - cinquante ne paraissait plus répondre aux exigences des lecteurs de la période classique et par conséquent, tout en conservant l'ancienne tendance à présenter ce qui est exemplaire, on commence aussi à analyser les passions basses du cœur humain ainsi que la réalité sociale et politique. On ne craint plus de jeter un regard pénétrant sur les méthodes employées dans le monde politique réel et de les transposer telles quelles dans le monde romanesque » (Mueller, 1984 : 163).

C'est l'Histoire qui offre un cadre au roman d'amour, un cadre idéal où se mêlent tout naturellement les intérêts et les ambitions des grands avec leurs passions secrètes et violentes. Je me propose d'analyser au cours de ce bref parcours plusieurs romans de Mme de Lafayette, de Mme de Villedieu et de Mlle Bernard et d'y étudier le jeu d'interférences entre les passions amoureuses et les décisions politiques des grands.

Chez Mme de Lafayette « le glissement de l'histoire à l'histoire tragique révèle une volonté de démystifier la première » (Plazenet, 2003 : 16), de substituer à l'Histoire une histoire scandaleuse, celles des amours adultères poussant au vice et à l'abaissement moral. Il est impossible de ne pas voir dans la *Princesse de Montpensier* les échos de la rivalité des Bourbon avec les de Guise dont les conséquences pour la France étaient ressenties encore pleinement au XVIIe s.

Parmi ces romancières, c'est sans conteste Madame de Villedieu qui exploite le mieux les enjeux cachés de la grande politique soumise aux intérêts amoureux des protagonistes. Dans ses romans non seulement il n'y a pas de grands événements politiques où l'amour ne se mêle, mais la dimension dramatique du roman en acquiert une force supplémentaire. La psychologie des personnages est nuancée et l'intérêt du lecteur augmente car les histoires d'amour des grands hommes intéressent toujours plus que celles des hommes simples et d'autant plus si elles restent secrètes. Elles constituent une explication plausible et humaine de grands événements historiques.

Les trois romancières choisissent le plus souvent le Moyen Age et le XVIe siècle comme décor de leurs récits galants. C'est chez Mézeray qu'elles puisent le plus souvent leurs canevas et surtout trouvent l'inspiration pour peindre les portraits psychologiques des personnages historiques. Dans son édition des *Désordres de l'amour*, Micheline Cuénin démontre que Mme de Villedieu trouvait chez Mézeray les données indispensables pour imaginer ses héros. La conception de l'Histoire étant différente de celle d'aujourd'hui, elle relevait plus du mythe et de l'anecdote que d'une science fondée sur les faits soumis à un minutieux examen critique. Un ouvrage historique n'est pas un simple inventaire de victoires et de défaites, il abonde en portraits psychologiques des grands. L'anecdote, accessoire chez l'historien, devient chez la romancière le principal centre d'intérêt.

Les écrivaines traitent la matière historique avec une très grande liberté car leur but est de dépeindre les états d'âme et la psychologie des êtres amoureux. Le cadre historique fait partie de procédés de la dramatisation du récit. Dans les romans la politique soumise à l'amour mène à des guerres et à la disparition de dynasties, la soif du pouvoir et l'amour sont incompatibles et le mariage, même celui conclu pour des raisons politiques, n'apporte rien de bon. L'exploitation de la politique dans la narration offre de grandes possibilités pour conduire le récit et surtout les enjeux politiques, si grands soient-ils, restent soumis à l'empire de l'amour.

La tactique de Mme de Villedieu dans les *Annales galantes* est de rapporter des anecdotes piquantes qui ont pour cadre non pas l'histoire de la France, mais celle d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne et d'Angleterre du Xe au XVI^e siècle et de montrer les dangers de la passion qui n'épargnent pas les hommes haut placés dans la hiérarchie sociale.

Dans une histoire du recueil, « La religieuse », l'empereur Frédéric surnommé Barberousse tombe amoureux d'une religieuse, Constance, nièce du pape. Cette passion mène à une guerre entre le pape et l'empereur. De plus le fils de l'empereur, Henri, tombe aussi amoureux de Constance ce qui mène à la rupture familiale. Mme de Villedieu se plaît à expliquer les causes historiques de la guerre en les ramenant à la passion secrète : selon son interprétation galante de l'Histoire, c'est le mépris de Constance pour l'amour de Frédéric qui a causé la guerre entre les Guelfes et les Gibelins. Les effets de la rage et de la jalousie sont : « Rome pillée, le Pape contraint d'abandonner le Saint-Siège pour chercher un asile en France, des Anti-Papes élus, les foudres de l'église lancées. Tout cela, dis-je, ont été les suites funestes d'un amour fatal. Mais de tant d'incidents fameux qui sont rapportés par les Historiens, peu de gens se sont avisés d'en attribuer la cause à l'amour. L'ambition de Frédéric et l'opiniâtreté d'Alexandre ont été accusés de ces désordres » (Villedieu, (1670) 2004 : 192-193).

Pour finir le pape propose à Henri de le sacrer empereur bien que son père soit vivant. A condition tout de même qu'il épouse Constance. Le jeune prince finit par accepter, mais la romancière signale dans la maxime IX qu'à « l'aspect de l'hymen, il faut que l'amour cesse » (Villedieu, (1670) 2004 : 195). On peut se douter que par la suite les malheurs ne vont pas épargner les protagonistes. L'amour qui a causé d'importants changements politiques prend fin, comme tout amour, avec le mariage.

Le mariage conclu pour des raisons politiques, où l'amour n'a pas de place, est le lot des grands. Dans « L'adolescent » Mme de Villedieu montre de quoi est capable une femme pour dégoûter du mariage celui qu'on lui a fait épouser de force. Eléonor de Castille « pleure, gémit, menace de se laisser mourir de faim » pour ne pas épouser le roi d'Aragon car elle aime quelqu'un d'autre. Mais « les princesses de son rang sont des victimes de politique dont on ne consulte jamais l'inclination » (Villedieu, (1670) 2004 : 205). Chez Mme de Villedieu, Eléonor n'est pas la victime innocente de la politique, au contraire, c'est une femme rusée qui réussit à convaincre son mari qu'il ne peut pas remplir le devoir conjugal et, comble de tout, elle obtient la protection du mari pour elle et son amant. Quant au roi, il épouse secrètement une femme qui lui a fait découvrir les tromperies de la reine, mais il se garantit dans un contrat l'annulation automatique du mariage si la nouvelle est proclamée publiquement.

Le dégoût du mariage est à l'origine de l'attitude du roi et il s'avère plus fort que l'intérêt politique ou dynastique - le roi n'aura pas d'héritier avec la reine mais seulement des enfants illégitimes.

Un autre roi, Dom Pedre de Castille, marié avec Blanche de Bourbon, une proche parente de Philippe le Valois, délaisse sa femme. Son favori, Nugnez, essaye de le dissuader de rompre le mariage en lui parlant de la puissance des Bourbon et des dangers auxquels il expose son peuple. Les seigneurs castillans soucieux des intérêts de l'état menacent la maîtresse du roi et la révolte dans le royaume semble inévitable. Le roi amoureux ordonne à Nugnez de tuer Blanche et il utilise comme prétexte un argument politique : il l'accuse de conspirer contre l'état.

La romancière décrit la suite funeste des aventures (Nugnez est tué, le roi s'éprend d'une autre maîtresse, Blanche est emprisonnée et découvre trop tard l'attachement de Nugnez) mais finalement elle constate que « le règne de Dom Pedre de Castille est si rempli de meurtres et de cruautés de toutes espèces qu'[elle] ne pourrait achever de le décrire sans tomber dans un récit tragique » (Villedieu, (1670) 2004 : 354-355).

Mme de Villedieu le répète plusieurs fois, les *Annales galantes* ne sont pas écrites pour effrayer les lecteurs, mais sont une œuvre qui « renferme un sens moral dans les choses qui paraissent les plus déréglées » et où l'auteur « observe exactement la maxime de punir le vice et de récompenser la vertu » (Villedieu, (1670) 2004 : 50).

Ce sont *Les Désordres de l'amour* qui exploitent le mieux l'Histoire et l'histoire politique en l'occurrence. Par rapport aux *Annales galantes* qui développent quelques épisodes galants, le dernier roman de Mme de Villedieu met en scène « les interférences subtiles et tragiques de la politique et de l'amour » (Villedieu, (1675) 1995 : XXVI). Placé à l'époque de la naissance de la Ligue et des violences qui l'ont suivie, ce roman galant a une vocation de roman engagé, engagé non pas pour une cause politique mais pour une cause morale : la lutte contre l'amour qui cause tous les malheurs de ceux qui aiment.

Dans la première partie des *Désordres de l'amour*, les charmes de Mme de Sauve et les intrigues de la Reine-Mère sont une explication de la rupture du duc de Guise et du Roi de Navarre. « Par elle, Monsieur se sentit porté à s'allier avec les étrangers et donna le funeste exemple de les introduire dans le cœur de la France ». Tous « les désordres domestiques de la maison royale » (Villedieu, (1675) 1995 : 65), la guerre des Trois Henri qui allait éclater quelques années après (Henri III à la tête des royalistes, Henri de Guise dirigeant la Ligue et Henri de Navarre les protestants) trouvent leur explication dans la passion.

Dès le départ la romancière met en lumière la beauté de Mme de Sauve et ses rapports proches avec la reine. Adroitement guidée par Catherine de Médicis la jeune femme remplit une fonction déterminante dans la politique menée par la reine. Citons deux exemples parmi bien d'autres car dans les *Désordres de l'amour* les enjeux politiques sont omniprésents. Puisque Monsieur et le roi de Navarre sont jaloux l'un de l'autre, la reine persuade son fils qu'au lieu de s'offenser, il devrait être content de Mme de Sauve, car la division entre les deux princes les affaiblit et garantit « la tranquillité de l'état » (Villedieu, (1675) 1995 : 33).

Au moment où la reine veut obtenir une trêve dans la guerre elle fait venir Monsieur à Champigny et elle n'oublie pas de prendre Mme de Sauve avec elle. Monsieur en voulait toujours à son amante, mais elle a néanmoins réussi à lui expliquer que toutes les accusations que les jaloux portaient contre elle ne devaient servir qu'à les brouiller tous les deux. Elle obtient alors une trêve de six mois commençant le 22 novembre 1575.

Pendant toute la nouvelle Mme de Sauve joue adroitement sur les sentiments amoureux et sur la jalousie de ses amants pourtant persuadés de ses infidélités mais incapables de résister à ses charmes.

Dans cette partie du roman, Mme de Villedieu explique les causes de la guerre reprise après la rupture de la trêve et elle le fait sous une forme inhabituelle dans un roman : elle recourt à une énumération point par point, comme dans un traité ou un manuel, qui lui permettent d'exprimer explicitement les enjeux politiques du moment.

Les autres nouvelles qui composent le roman traitent aussi de la politique et de l'amour. La seconde explique la perte du marquisat de Saluces par le dépit amoureux qui oppose M de Bellegarde à sa femme, dans les deux dernières « la marche du héros vers sa mort n'entraîne ni la ruine d'un peuple, ni les malheurs d'une guerre » (Villedieu, (1675) 1995 : 269), mais le contexte politique détermine les actions de Givry. En 1589, il commande les troupes royales et il ne doit pas laisser passer des vivres à Paris où les protestants sont assiégés. Mais il ne respecte pas l'ordre royal par amour pour Mlle de Guise et laisse passer du blé afin que sa bien-aimée ne souffre pas la faim dans la ville. La punition allait être sévère mais Givry finit par avouer le vrai motif de son manque d'obéissance et le roi de Navarre le lui pardonne tandis qu'Henri III n'a pas vraiment l'occasion de sévir car il est assassiné le lendemain.

Les motifs politiques déterminent les actions des personnages et concurrencent en quelque sorte les enjeux amoureux. Même si ces derniers s'avèrent plus forts, ils restent en un lien étroit avec les enjeux politiques. Dans *Désordres de l'amour* il s'agit « d'une réflexion historique et morale post-cornélienne, qui examine l'interaction de la politique et de la passion » (Villedieu, (1675) 1995 : 269) . L'un ne peut pas exister sans l'autre. La période de la persécution des Huguenots a tellement marqué les esprits que même cent ans après les troubles, les meurtres de cette époque intéressent les lecteurs.

Catherine Bernard place l'action de son roman, *Le Comte d'Amboise* (1689), sous la régence de Catherine de Médicis. Au début du roman la maladie de François II fait rentrer à Paris tous les courtisans dont les deux protagonistes du roman: le comte d'Amboise et le marquis de Sansac. Catherine Bernard trace la nouvelle situation politique : « Le roi mourut en huit jours et sa mort fit prendre une nouvelle face à toutes choses. La reine Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle s'était acquise. Catherine de Médicis fut déclarée Régente durant la minorité de Charles IX et devint absolue. Le prince de Condé, qui avait été arrêté pour la conspiration dont on le croyait le chef, fut mis en liberté; il conservait toujours beaucoup d'estime pour d'Amboise et, quoiqu'il n'eût pu le faire entrer dans ses desseins, il ne l'en avait pas moins aimé » (Bernard : 263-264).

Chez la romancière, c'est la politique qui compromet les projets amoureux des personnages. Mlle de Roye et le marquis de Sansac s'aiment, mais ils ne peuvent pas se marier. Pour plusieurs raisons, entre autres une d'ordre politique: le père de Sansac

était gouverneur du roi mort. Catherine de Médicis le détestait et l'accusait d'avoir élevé le jeune prince dans une trop grande indépendance par rapport à sa mère. Sansac avait donc besoin d'un appui solide à la cour. Or Mme de Roye et sa fille faisaient partie de la cour de Marie Stuart et non pas de celle de la reine. Le mariage avec Mlle de Roye était absolument contraire aux intérêts du comte de Sansac.

Pour que le roman ait une signification tragique il faut que Sansac meure. La politique intervient alors à la fin du roman où Sansac est tué par les Huguenots à Chartres. Cette mort est digne et vraisemblable. S'il n'était pas mort Mlle de Roye (devenue Mme d'Amboise et veuve) avait toutes les chances de céder à son amour et d'épouser Sansac. Or le but de la romancière n'était pas de rendre l'héroïne heureuse, mais de la montrer faible et dégradée moralement par sa passion pour Sansac. Contrairement à Mme de Clèves qui rachète sa faute par une vie courte mais exemplaire, Mme d'Amboise n'est pas capable de faire un si grand effort et le lecteur pressent que la passion allait l'emporter sur le souvenir de son mari mort, comme M de Clèves, de désespoir.

Le fond politique détermine parfois l'action des romans de Mme de Lafayette, notamment celle de *La Princesse de Montpensier*. La rivalité entre la maison de Bourbon et celle de Guise se traduit par le désir de leurs représentants d'épouser chacun Mlle de Mézières, héritière de la maison d'Anjou. Bien qu'elle aime de Guise on lui fait épouser M de Montpensier, fils de Louis II de Bourbon. Chabanne, l'ami du mari, est soupçonné par Catherine de Médicis d'avoir toujours des sympathies pour le camp adverse. C'est donc une raison politique qui fait que M de Montpensier part à la guerre et laisse Chabanne à Champigny auprès de sa femme dont celui-ci tombe amoureux.

La rencontre de Mme de Montpensier et du duc de Guise est justifiée par la guerre qui l'amène lui et le duc d'Anjou à visiter les places qu'ils faisaient fortifier. Ainsi a lieu la rencontre qui détermine la suite du récit.

La partie finale de la nouvelle trouve aussi son explication dans la politique. Comme le massacre de la Saint-Barthélemy se préparait, le roi, pour tromper les Huguenots, les a fait venir à Paris et a éloigné tous les princes de la maison de Bourbon et de Guise. C'est pourquoi de Guise va à la campagne chez son oncle d'où il lui est facile d'aller rendre visite à Mme de Montpensier et c'est pour la même raison que le prince de Montpensier revient à Champigny où il découvre que sa femme le trompe.

L'action est de nouveau relancée par la politique : les princes catholiques sont appelés à revenir à la cour pour exterminer les Huguenots. M. de Montpensier retourne à Paris où il passe à côté du corps de Chabanne pris à tort pour un Huguenot. La mort de Chabanne amplifie la signification tragique du récit et le destin du personnage en acquiert une dramatisation supplémentaire. Sa mort provoque chez le prince une douleur passagère d'avoir perdu un ami et surtout une sorte de joie car il se croit vengé. La mort de Chabanne est doublement tragique et injuste : il est innocent car il n'a pas été l'amant de la femme de son ami et il n'a pas été huguenot. La joie de M. de Montpensier est donc paradoxale car il ne découvre pas le véritable amant.

La situation politique permet à la romancière de mener aisément son récit. D'une part du point de vue technique car les départs et les retours des personnages sont justifiés historiquement. D'autre part, les événements politiques contribuent à augmenter l'effet tragique voulu par l'auteur.

Dans un autre roman de C. Bernard, *Inès de Courdoue* (1696), la politique joue aussi un rôle important pour la conduite du récit. L'histoire se passe en Espagne, à la cour de Philippe II qui a épousé Elisabeth de France bien qu'elle eût été destinée d'abord à son fils Dom Carlos. En dehors de cela, tout est inventé. Comme le dit Alain Niderst : « un fond historique des héros inconnus ou imaginaires que l'on peut modeler à sa fantaisie » (Niderst, 1972 : 508) était un des procédés préférés de la romancière. N'empêche qu'elle modifie l'Histoire de façon vraisemblable et convaincante en mêlant adroitement les événements politiques réels à un récit fictif. A la fin de la nouvelle le mari que l'héroïne n'aime pas est tué en Flandre, mais l'événement politique qui aurait pu résoudre la situation en faveur des héros reste finalement sans importance. Inès s'avère incapable de lutter pour son bonheur et une sorte d'inertie qui la gagne l'empêche de prévenir Lerme, son amant, de la mort de son mari avant le mariage auquel elle a elle-même forcé Lerme.

Au terme de ce parcours, il apparaît que selon les auteurs présentés - les romancières du XVII^e s. - l'Histoire est déterminée par les enjeux passionnels des grands personnages. Modifiant la face du monde, tout en restant cachées, les passions dirigent aussi bien les âmes féminines que masculines. L'ampleur du pouvoir féminin tel qu'il apparaît dans les romans présentés témoigne du désir des femmes de participer activement à la vie publique et en l'occurrence à la vie politique. Le pouvoir qu'elles exerçaient dans les alcôves royales était certes incontestable, mais peut-être insuffisant.

Ce désir, visible surtout chez Mme de Villedieu, de ramener chaque événement historique à une explication passionnelle fait l'objet de nombreuses réflexions des chercheurs. René Démoris recourt au terme d'une « érotisation du politique » : « Ce qu'opère la nouvelle historique - envers un discours officiel - est bel et bien une déconstruction de l'histoire héroïque, dont le roi régnant n'est pas à l'abri. [...] En résultent à la fois une politisation d'Eros et une érotisation du politique, conséquence directe d'un projet royal qui voulut lier la royauté, non plus à une succession symbolique, mais bien à un corps » (Démoris, 1983 : 31). Et Nathalie Grande de poursuivre : « Conséquence de l'*érotisation du politique* qu'ouvre fantasmatiquement le corps royal métaphorique, le roman découvre le rôle occulte que les femmes ont joué dans l'Histoire, à travers les rôles qu'elles ont tenus pour ce corps » (Grande, 1999 : 381).

Le roman, genre libre et sans règles permet à la femme auteur de s'épanouir, de créer sans contrainte et surtout d'explorer les nouvelles possibilités de la littérature. Le pouvoir de la femme s'étend alors en dehors de l'alcôve, en dehors du salon mondain. Il passe dans le domaine de l'art littéraire et dans celui des sciences humaines. Ce sont bien les femmes qui dans les romans historiques et galants s'adonnent à la vocation de récrire l'Histoire, d'examiner les cœurs humains pour mieux expliquer cette grande Histoire où les hommes jouent toujours le premier rôle.

Notes

¹ L'article est la version modifiée de ma communication au colloque intitulé *Littérature et politique: représentations du pouvoir*, organisé à Montpellier (15-16 juin 2006) par l'Université Paul Valéry Montpellier III et l'Université de Varsovie.

Bibliographie

- Bernard, C., 1993. *Œuvres*, tome 1: *Romans et nouvelles*, textes établis, présentés et annotés par F. Piva, Paris : Schena-Nizet.
- Démoris, R., 1983. « Aux origines de l'homme historique », *PFSCS*, n° 15, pp. 23-32.
- Du Plaisir, 1683. *Sentiments sur l'histoire*. In : *Poétiques du roman*, éd. Esmein, C. 2004, Paris : H. Champion.
- Gevrey, F., 2006. « Y a-t-il une poétique du roman politique entre *La Princesse de Clèves* et *La Nouvelle Héloïse* ? », *Fictions classiques*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document142.php>, consulté le 29 avril 2010.
- Grande, N., 1999. *Stratégies de romancières. De Clélie à La Princesse de Clèves (1654-1678)*, Paris : Champion.
- Huet, P-D., 1670. *Traité sur l'origine des romans*. In : *Poétiques du roman*, éd. Esmein, C. 2004, Paris : H. Champion.
- Lafayette, M-M, 1662. *La Princesse de Montpensier*, éd. Plazenet, L., 2003, Paris : LGF.
- Mueller, M., 1984. *Les idées politiques dans le roman héroïque de 1630 à 1670*, Harvard Studies in Romance Languages, Lexington, Kentucky, n° 40.
- Niderst, A., 1972. *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris : Nizet.
- Villedieu, M-C., 1675. *Les Désordres de l'amour*, éd. critique Cuénin, M., 1995, Genève : Droz.
- Villedieu, M-C., 1670. *Les Annales galantes*, éd. Letexier G., 2004, Paris : Société des Textes Français Modernes.